

Lucie Mayrand

LA MAISON ROUGE BRIQUE

feuilleton



www.luciemayrand.com

épisode huit

L'œuvre d'une vie

L'œuvre d'une vie

Une à une, les marches d'escalier s'additionnent. J'atteins le palier à l'étage. Le compte est bon.

Un survol des yeux à la fenêtre suffit. De ce côté de la maison, depuis plusieurs années déjà, les arbres matures préservent les intimités. C'est bien. Mon souffle retrouvé, je me dirige, sens opposé, vers ma pièce préférée. Tout est bien en place à mon poste d'observation.

En apparence, ma routine n'a rien d'excitant et pourtant, une fébrilité m'anime. Est-elle ma raison de vivre? Cette activité quotidienne contribue-t-elle à ma joie d'être ici, maintenant? Est-ce qu'aujourd'hui sera semblable à hier? J'en aurais long à dire sur le sentiment de bien-être que procure la simple et douce plénitude des jours qui se suivent. Assisterai-je à un changement aussi minime soit-il? L'été dernier, l'intervention policière à la maison rouge brique, c'était quelque chose! Déploiement d'agents jusque chez les voisins, cris du vieillard dérouté et armé. Ne manquait que des coups de feu. Sincèrement, je n'en demande pas tant. Au chapitre des tueries, le Québec fait piètre figure comparé aux États-Unis et c'est parfait comme ça.

Je n'ai jamais l'impression de perdre mon temps. Mois et années ont beau s'enchaîner, je ne me lasse jamais du paysage. Chaque saison me procure un ravissement renouvelé.

Je ne suis en quête de rien en particulier. Mon regard se compare à celui d'un auditoire disponible devant la projection d'un film indépendant. Je me plais à penser que le voisinage est sous ma responsabilité spirituelle. Du haut de mon confortable mirador, je remarque sans vraiment chercher l'élément manquant ou celui qui s'est ajouté. Ma fenêtre est un écran intelligent. Elle diffuse quotidiennement à mon attention une véritable télé-réalité. Ain-

si, je suis au courant des déplacements d'un tel ou une telle et sa marmaille. Pour dire vrai, je ne les comprends pas. Je vois que ces gens sont pressés. Ils ont une vie dite active. J'imagine qu'ils gèrent un agenda bien rempli qui les mène ailleurs. Je souhaite qu'à leur retour au bercail, ils profitent de la beauté et des agréables périodes de calme du milieu rural que l'on partage.

« J'ai mon bureau en haut d'une tour, d'où je vois la ville à l'envers, d'où je contrôle mon univers », chantait d'une voix mélancolique le personnage de l'homme d'affaires prospère de Starmania. Vague à l'âme à part, ces paroles composées par le fameux duo Plamondon-Berger décrivent avec justesse la manière dont je vis. Je suis l'une des cinq cents âmes de mon arrondissement. Trois kilomètres séparent ma maison du village. Dans mon cas, résider à l'écart du tumulte de la ville ne signifie pas me morfondre d'un ennui mortel. Le *businessman* de la chanson, superbement interprétée par Claude Dubois dans sa version originale, devait faire face à ses *blues* tandis que moi, je fais ce que j'ai toujours voulu faire.

Des moments plus sombres, nous en vivons tous. J'aime autant les considérer comme des enseignements. Je n'ai pas de mérite. Voir le côté positif de la vie, c'est dans mon tempérament. Sans contredit, je suis un être passionné. Est-ce que ça m'aide à accepter ma différence ? Il y a de fortes chances. Je crois dur comme fer que passion rime avec curiosité. La recherche, la quête du savoir m'ouvrent le monde. Les ancêtres du web se nommaient bibliothèques. Je les ai fréquentées, elles me donnaient accès à tout, éveillaient en moi de vifs intérêts. À présent, je parcours l'univers sans billet d'avion, sans avoir à faire mes bagages.

La passion est souvent associée à la frivolité, un truc trop différent, hors de portée. Elle peut faire peur qu'on la nie, la repousse constamment dans l'espoir qu'une fois expédiée aux oubliettes, elle finira bien par mourir de sa belle mort. Une passion naît dès l'enfance, qu'on en ait conscience ou non. Généralement, on ne prend pas un rêve de jeunesse au sérieux. On le qualifie de lubie passagère. Les exigences du monde réel se chargeront bien de l'anéantir. À l'opposé, cueillir ce qui nous passionne à l'instar de la plus magnifique des fleurs change tout. Le défi de sa réalisation s'enclenche. Le voyage à la rencontre de soi peut commencer.

Je me souviens de l'instant précis, à l'adolescence, où l'opération miraculeuse s'est produite. À la rentrée scolaire en huitième année, la première secondaire de nos jours, la maîtresse nous demandait de nous présenter.

Quand mon tour est venu, j'ai refusé de participer. À l'insistance de la pauvre religieuse déconcertée, j'ai affirmé haut et fort que je me fichais des noms de tout le monde et que je n'étais pas là pour perdre mon temps. C'est sorti tout seul ! Une mise à nu libératrice incroyable ! M'excuser et me conformer dans l'unique but de faire plaisir à qui que ce soit ou pour rassurer mes parents était devenu hors de question. M'intégrer socialement aurait exigé de dire adieu à mon propre bien-être. Un tel sacrifice était trop me demander.

Je me rends compte que tout au long de mon développement, j'ai progressé par à-coups, souvent en usant d'hypocrisie. Quand je désirais me retrouver en punition dans ma chambre, je renversais un verre de lait ou un bol de soupe sur les genoux de la personne attablée à mes côtés. Je traînais le pas, la tête basse d'un air triste tout en pleurnichant et en reniflant bruyamment. Qu'on ne veuille pas de ma participation à diverses activités faisait mon affaire. Sous des airs piteux, je saisisais l'occasion de me retirer. Dans la pratique de sports, j'affichais la nullité pour qu'on me rejette et me laisse tranquille. Me retrouver en ma seule présence n'est rien d'autre que du bonheur. Mieux ! Un besoin vital qu'à mon jeune âge, je n'interprétais pas encore comme tel. Une nécessité hors norme peut-être.

De l'autre côté de la rue, le jeune Rémi m'intrigue. Je ne sais rien de son passé, tout comme le reste du voisinage. Serions-nous de la même espèce ? Son attitude me laisse perplexe. Nourrit-il une passion qu'il protège des regards et des commentaires extérieurs lui aussi ? Si oui, c'est qu'il a conscience de sa fragilité. Une passion est tenace, tant et aussi longtemps qu'on ne la brise pas, qu'on ne l'efface pas de notre cœur. Si c'est le cas, le jeune voisin de monsieur Vé fait bien de rester sur ses gardes.

Que je me prive volontairement de rencontrer des gens ne signifie pas que je ne veux rien savoir de mes congénères. Bien au contraire ! Pas une journée ne s'achève sans que je pose un regard lucide sur celles et ceux qui m'entourent. J'étudie leurs actions de mon poste d'observation. L'absence d'échanges en personne avec qui que ce soit me soustrait aux platitudes d'usage sur la température et autres niaiseries. Je n'ai nulle envie de m'attarder à la préservation de quelque apparence sociale. C'est connu et bien intégré. Je suis l'Ermite et je compte bien m'en tenir à ce rôle. N'empêche, l'humain me fascine. Ses réalisations artistiques et technologiques sont incroyables ! J'applaudis le dur labeur des gens courageux qui produisent la nourriture qui me tient en vie. Je ne nie pas avoir besoin des autres. Simple-ment, les contacts personnels représentent, à mon humble avis, une perte

de temps et d'énergie.

La passion et l'espoir sont étroitement liés et quant à moi, aussi essentiels qu'inséparables. Vivoter, tourner en rond, se contenter de répondre à ses seuls besoins de base représentent un tel gaspillage du temps qui nous est alloué sur terre! Ma curiosité engendre mes occupations quotidiennes qui elles prennent soin de ma vivacité d'esprit. Mon corps suit mon état mental et non l'inverse. Comment continuer à nourrir mes passions autrement? La soixantaine est loin derrière moi. Lorsque, inévitablement, je vais moins bien, je n'ai qu'un objectif : faire ce qu'il faut pour retrouver la forme. Je n'ai qu'une envie : reprendre cette routine que j'ai créée et qui me fascine. Ma routine est ni plus ni moins ma raison de vivre.

J'observe, mais pas seulement. Je note aussi ce que je vois par la fenêtre à l'étage. Si l'on veut, mes carnets font office de mémoire externe. Je consigne ce que je constate. Cela exige de la précision, de la justesse. Je ne le fais pas vraiment pour la postérité. Il m'importe davantage de m'attarder aux faits. Toutes sortes de commentaires me passent par la tête, bien évidemment. Toutefois, pas question de les transcrire. Parfois, je me permets des questionnements qui peuvent m'aider à faire le suivi de certains événements.

J'ai la conviction que les gens qu'on dit ordinaires possèdent un élément de mystère en eux. Sans malice aucune, j'ai espoir de le découvrir, pour me rassurer sur le genre humain en général autant que pour mieux le comprendre. Juger est si facile! Mis à part Rémi Robert, son nom complet me revient d'un coup, mes sujets d'étude semblent si différents de moi. Plongés dans le tourbillon de leur vie, ils posent des gestes dont je ne vois pas la nécessité. Ils me donnent l'impression de traverser leurs jours sans se soucier des petits détails qui les composent. Ces derniers sont essentiels, passionnants au plus haut point. Qui sait si j'aurai la chance d'observer et de documenter un moment de révélation, une transformation dans le comportement de l'un ou l'autre de mes voisins?

À quoi se résume une vie sans espoir, sans passion à assouvir? Je peux comprendre que, ces dernières années, ce n'est pas chose simple. Aux infos, on nous bombarde, et en boucle avec ça, d'analyses et de suppositions à propos des guerres déclenchées par des égocentriques dérangés, sans compter les actes terroristes, les épidémies et autres pandémies interminables. La haine s'exprime partout à qui mieux mieux. Les plus jeunes, à qui on ne cache plus les problèmes graves d'environnement et de réchauffement cli-

matique, doivent s'interroger sur ce que l'avenir peut encore leur réserver. J'applaudis les personnes qui font fi du négativisme ambiant. Malgré tout, il reste qu'on est là, que l'on est qui on est, qu'on doit avoir naturellement le besoin d'être pertinent pour soi-même. Le temps qui nous est imparti sur cette terre n'a de sens que si l'on cherche à se réaliser d'une ou plusieurs façons, en concordance avec nos forces et nos limites. Baisser les bras n'aide en rien. Pour m'alimenter, adopter le végétarisme me convient. Mais baisser les bras en adoptant l'allure d'un légume flétri affalé sur le divan, en attendant qu'on daigne me jeter au compost, ça, non !

Les années ainsi que les épreuves s'avèrent impossibles à déjouer. Vieillir est normal dans le cours de la vie. Cette réalité demeure un concept flou tant et aussi longtemps qu'on n'a pas franchi la cinquantaine. Les maux surgissent d'on ne sait où ni comment. La défaillance inéluctable de notre corps apparaît une douleur à la fois quand on a un peu de chance. Puisque je m'approche de la fin, pourquoi ne pas m'intéresser froidement aux ennuis qui pavent ce chemin ?

Par exemple, manquer de sommeil, à mon avis, est une affliction extrême. La fatigue croît, fait naître toutes sortes d'incertitudes. Rien de pire que le doute qui s'implante sournoisement. Ai-je moins besoin de dormir ou suis-je maintenant insomniaque pour de bon ? Ce problème s'estompera-t-il comme il est apparu ? Dois-je dire adieu à ma qualité de vie ? Au bout de quelques mauvaises nuits, j'en ai eu assez de subir cette torture autant physique que mentale. Il m'a fallu affronter le problème. Mes pensées commençaient à s'embrouiller sérieusement. Me rabattre sur mon talent naturel représentait l'unique solution. J'ai noté ce qui m'arrivait le plus objectivement possible. Par l'observation et la transcription, je renversais l'émotivité provoquée par la situation et me concentrais sur les faits. La logique demandait d'accepter que mon être dégénère. S'en convaincre n'est pas si simple. Toutefois, lâcher prise a produit un petit miracle.

De meilleures nuits de repos parviennent à annuler ou presque celles qui m'échappent parfois. J'ai choisi d'appriivoiser la vieillesse, seule stratégie à ma portée permettant de traverser les moments de découragement. Ils valent la peine d'être vécus, ne serait-ce que pour se rendre compte qu'ils n'ont pas obligatoirement le dernier mot. En cas d'insomnie anticipée, mes séances d'observation en soirée peuvent se prolonger. J'aime bénéficier de ces heures supplémentaires. Elles me permettent de réviser mes notes dans le calme nocturne, les revoir, paradoxalement, sous un autre jour.

Hier, sur le petit meuble près de la fenêtre, à côté de mon carnet, j'ai déposé l'œuvre de Jón Kalman Stefánsson, un auteur islandais. Est-il romancier ou essayiste ? Peu m'importe. L'histoire et surtout ses mots m'habitent encore. Je n'arrive pas à ranger ce petit bouquin à l'air innocent. J'ai besoin de le garder à proximité, incapable pour l'instant de m'en séparer de peur d'effacer de ma mémoire son contenu avant d'en avoir fait le tour dans les moindres détails. L'auteur a écrit sur la vie dans cette partie du monde que je ne connaissais que géographiquement. D'abord, j'ai eu l'impression que ce livre n'était rien d'autre qu'une carte postale qu'un touriste déçu de la visite de ce pays refuserait d'acheter, encore moins de poster à un être cher. Stefánsson y est allé franchement. Les paysages qu'il décrit n'ont rien d'enjôleur. Dans le fond, je crois que c'est parce qu'il les aime tels qu'ils sont. Ce lieu au rude climat possède sa propre beauté, prédispose à la méditation. Cet auteur philosophe s'y adonne et nous retourne ses pensées dans des mots simples. Je n'ai pas fini d'intégrer le riche contenu de ses réflexions sur des vérités auxquelles on ne s'attarde jamais. Par exemple, sa logique d'analyse du concept qu'on croirait évident, « être normal », n'est pas piquée des vers.

J'ai retranscrit quelques passages. « Généralement, on considère que la normalité représente la catégorie acceptée socialement, celle dans laquelle il est rassurant d'être classé. Puis, à force des jours et des années, on s'interroge. Les épreuves font douter. La normalité sonne faux. Les bénéfiques espérés, on ne les obtient pas ou sinon, ils sonnent faux eux aussi. » L'auteur nordique ajoute ne pas désirer être normal. Cet extrait, j'ai dû le relire à plusieurs reprises. En fait, je n'ai pas eu le choix de lire ce roman lentement et de revenir souvent sur certaines pages. Quelque chose ressemblant à de la poésie imposait le respect. Stefánsson avait sûrement mis des heures à réviser, à figoler chaque phrase, épurée et complète à la fois. Ce travail de l'auteur n'a pas été en vain puisqu'il s'est soucié de rendre notre lecture plus agréable. L'intrigue n'avait rien d'enlevant ou d'étourdissant et pourtant, il m'a été impossible d'en ressortir indemne. Ce livre fait appel à l'intelligence de celui ou celle qui l'a entre ses mains. Ralentir mon rythme de lecture ne m'a pas donné l'impression de perdre mon temps. La traduction du titre en français ne manque pas d'originalité. « D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds » a de quoi piquer la curiosité de quiconque. Pour ma part, je devais absolument découvrir ce qui se cachait derrière un titre pareil.

Au sortir de l'enfance, ce tournant inévitable de l'existence, j'ai craint ma différence avant d'être capable de l'accueillir à bras ouverts. Elle était devenue source d'inquiétude pour mes parents. Ils avaient une façon de

me regarder... Bref, je n'étais pas comme les autres, pas plus à la maison qu'à l'école. Souffrais-je d'une maladie physique ou pire, mentale? À cette époque, on n'allait pas chez le médecin, à moins d'être sur le point de mourir. Dès que j'en avais l'occasion, je disparaissais. Je détestais qu'on ait pitié de moi. Adulte, dès que j'ai pu, j'ai embrassé la vie d'ermite. Si j'avais possédé un talent de création, comme Jòn Kalman Stefànsson par exemple, mon isolement aurait été compréhensible, applaudi même. Avec le temps, puisque je ne fais pas de vagues, on en vient à accepter l'Ermite. Homme ou femme? Personne ne s'en souvient vraiment. La question ne se pose plus. Je ne me montre pas. Je suis paisible. Je paie généreusement les services qu'on me rend. Cela suffit.

Pour en revenir à l'auteur islandais, j'ai aussi noté sa conclusion sur la normalité. Attendez voir... Oui, c'est ça. «N'est-ce pas simplement une cage d'acier qui nous enferme tous? Qui enferme notre vie? Une cage d'où jamais, on ne peut s'échapper?». Il a raison, Stefànsson. Il parle de l'importance de vivre sa propre liberté. Comme lui, je refuse cette sorte de prison généralement reconnue. Assumer sa différence, son originalité, personne ne peut le faire à notre place. Je ne suis pas un cas unique. Ce qui m'attriste, c'est que trop de gens décident de rejoindre la majorité malgré eux, en se faisant violence. Les préjugés ont leur poids dans la balance.

Tout de même, quelle merveilleuse époque pour vivre ma solitude en paix. Nul besoin de voir qui que ce soit en personne. Mon poste d'observation et Internet font office de fenêtres sur le monde. Puis, chaque matin très tôt, j'en ouvre une autre, quelque part dans la maison. Je reste là. Je hume les odeurs du jour encore somnolent. Je m'accorde quelques instants d'air frais, ferme les yeux et laisse mon visage interpréter le temps qu'il fera.

J'ai un faible pour l'été. Les fleurs sauvages n'ont besoin de personne. Elles prennent possession des lieux à leur tour et à leur guise. Elles laissent flotter des effluves parfumés, s'étalent en jaune, violet, orangé, mauve, blanc. Les marguerites ne sentent pas grand-chose. Toutefois, leur apparition me rappelle qu'il est temps d'envoyer un courriel à Solange, ma brave cueilleuse de fraises des champs. En échange, j'aurai droit à une tasse de ces petits fruits si savoureux qu'elle laissera près de ma porte arrière.

Toujours avant que le voisinage ne s'active, je tends l'oreille aux chants des oiseaux. Ils quittent la forêt derrière, où ils passent la nuit, pour venir picorer le sol çà et là sur l'herbe ou même au travers du gravier de la cour.

Le croassement des corneilles m'agaçait jusqu'à ce que je me dise qu'elles ont peut-être organisé une espèce de chaîne d'échange de nouvelles. Leurs cris perçants sans fil communiquent l'état de santé des unes et des autres. Elles donnent aussi l'impression de commérer des plus récents faits divers : activités de nidification, avis de décès résultant d'accidents automobiles ou d'électrocution sur un transformateur électrique. La conversation comme les annonces du jour ne durent que quelques minutes. La tranquillité de la campagne revient naturellement.

Janvier achève. Aux petites heures, des corbeaux planaient, noirs, très haut dans le bleu du ciel dégagé. Je les soupçonne de narguer les vautours locaux, ces urubus maintenant bien présents. Ils les imitent, prennent la forme d'un V, donnent une autre apparence à leurs ailes en écartant les pointes comme si elles étaient des doigts. Bientôt, le début du printemps amènera le tintamarre habituel. Les motos ainsi que les VTT aux silencieux douteux fileront à toute vitesse à tout moment sur l'asphalte à peine dégagé. Par contre, ce qui me fera bien plaisir sera d'entendre la neige fondant à flots dans les gouttières.

Mon temps m'appartient et je l'utilise à bon escient. Ne pas entretenir d'interactions humaines en personne sauve des minutes, des heures même, qui autrement, auraient filé pour cause d'inutilité. Il y a tant à découvrir! Chaque jour, je me perfectionne dans les domaines nécessaires à mon autonomie. En cuisine comme en plomberie, en menuiserie, en couture, les champs d'intérêt accessibles sur la Toile ne manquent pas. Et je lis. Et j'observe par ma fenêtre à l'étage. Et je prends des notes. Bref, je n'ai tout simplement pas de temps à perdre.

Je n'ai pas besoin de fréquenter les vieux curieux, disciples du fouineur notoire. Me geler toutes les parties du corps dans le seul but d'échanger des ragots n'est vraiment pas ma tasse de thé. Je n'ai pas besoin d'entendre les propos de monsieur Vé, là avec eux, derrière quelques arbres, pour comprendre ce qui se passe. Leur sujet de conversation est toujours le même. Il concerne la maison rouge brique, le jeune Rémi Robert en particulier. Leur posture, leurs gestes sont bavards à souhait. Répétitifs. Les membres de ce petit groupe traversent leur vie sur le pilote automatique.

Qu'ont-ils en commun? Un jeune voisin détesté par un rapporteur bougon en mal d'activité post-retraite. Mais, je dois l'admettre, il y a plus encore. Ils sont unis par la peur, engendrée par les événements qui se sont déroulés

à la maison rouge brique. Le silence qui règne depuis ne semble pas les rassurer. Cela les rend nerveux. La peur a ce côté pervers. Ce qui m'étonne, c'est que je fais aussi partie du paysage, un autre élément fixe tel un arbre dans une forêt. Leurs mitaines ne pointent jamais dans ma direction. Contrairement à ce pauvre Rémi, mon invisibilité joue en ma faveur.

Je ne possède pas de réel talent en écriture. Toutefois, mes carnets de notes me sont précieux. Je m'applique. Ils représentent, en quelque sorte, l'œuvre de ma vie. J'y compile les faits se déroulant dans ce lieu qui m'est cher. Un peu comme l'a fait Proust, mais différemment. Ma main s'épuiserait à écrire de très longues phrases. Je n'ai aucune envie de me perdre dans une imagerie romanesque qui m'éloignerait de mon intention première : décrire ce que je vois. J'ai pris soin de mettre mes carnets à l'abri du feu. Lorsque j'aurai trépassé et qu'on ouvrira l'armoire en métal où ils logent en ordre chronologique, on en fera ce qu'on voudra. Ces registres ne m'appartiendront plus. De toute manière, leur contenu n'a jamais été ma propriété.

J'aurais tout de même de la peine s'ils finissaient par atterrir chez un éditeur malintentionné qui chercherait à tirer profit de mes années de travail, qui aurait le culot de détourner mes propos. Non, je ne veux pas qu'on vende mon œuvre. Jour après jour, j'ai eu le souci de rester fidèle et honnête auprès de mes chers participants, involontaires, je vous l'accorde, en adoptant un style documentaire neutre. Je suis de l'avis d'Arthur Schopenhauer, philosophe du dix-huitième siècle dont la pensée demeure surprenamment actuelle. Je paraphrase une de ses nombreuses affirmations. « Que quelqu'un d'autre se donne le droit de corriger et de réviser le travail d'un écrivain m'a toujours paru impertinent. » *Leave other people's work as is*. Il s'exprimait sûrement en allemand, mais cette dernière citation touche une corde sensible. Ne serait-ce pas cela, respecter les droits d'un auteur quel qu'il soit? D'une auteure aussi, il va sans dire. Je sais qu'on utilise de plus en plus le mot autrice au féminin, mais je le trouve laid. Il ressemble à une insulte. Ô triste, autre triste... Mais je m'égare. J'ai une idée. J'aimerais que l'on fasse don de ma collection à la Banque d'Archives nationales du Québec. Je devrais mettre à jour mon testament.

On peut être solitaire sans pour autant ressentir la solitude. Solitaire, pour moi, est synonyme de paix, de bien-être avec soi. Je fais réellement ce que j'ai toujours désiré faire. Vouloir libère, comme disait Nietzsche. La liberté, c'est cesser d'avoir honte de soi. Nourrir une quelconque amertume n'est d'aucune utilité. Je qualifie mon état d'ermite de fantaisiste. Il m'offre

un vaste espace, un monde de possibilités. J'ai le loisir de vivre et de voir le quotidien. Le mien ainsi que celui des autres. Quoi qu'on en pense, il a de la valeur. J'y accorde donc mon attention sincère. J'apprécie ce qui le façonne en pleine conscience.

Il n'y a pas longtemps, j'ai entendu une intéressante intervention à la radio. Un spécialiste de quelque sorte affirmait que la plupart des gens, chanceux de posséder le sens de la vue, se contentent trop souvent de regarder sans vraiment voir. Ainsi, par habitude peut-être, ils passent à côté de ce qui importe. Faut-il devenir non-voyant pour apprécier ce merveilleux sens à sa juste valeur? Prendre le temps de regarder vivre les autres, c'est prendre le temps de vivre soi-même. La vie pétille en moi lorsque je m'installe à mon poste d'observation. J'aime contempler, savourer ces moments, m'intéresser aux vivants. Je ne m'adonne pas au voyeurisme. Je pose un geste d'amour de la vie. Porter un jugement gratuit, il n'y a rien de plus facile. Facile et inévitablement trompeur. Tenter de comprendre, voilà un autre geste d'amour de la vie. Cela me fait penser à une superbe phrase d'Agnès Varda, la cinéaste française. Je l'ai écrite, mais je la sais par cœur. « Si on ouvrait les gens, on trouverait des paysages. »

*

Ce n'est que la fin de l'après-midi et la nuit tombe déjà. On peut avoir l'impression que pour cette raison, dehors, le froid devient plus mordant. Ce n'est pas toujours le cas alors, cela ne me dérange pas. Durant ces longues soirées d'hiver, le vent se calme et cesse parfois complètement. Je peux sortir de chez moi et circuler sur ma propriété, incognito.

Je m'habille tout en noir et chaudement. Je marche en suivant l'une de mes haies de thuyas de près à partir de la gauche ou de la droite, tout dépendant si un nordet ou un suroît risquerait de rendre ma promenade moins agréable. Chacune des rangées rejoint l'orée de ma forêt naturelle à l'ouest de chez moi. Magnifiquement pêle-mêle, sillonnée d'étroits ruisseaux sinueux qui se croisent à tout bout de champ, ma forêt est merveilleusement impraticable autrement qu'à pied et avec prudence. Je ne recommande à personne de s'y aventurer sans connaître ses secrets. Elle est dense au point de n'être d'aucun intérêt pour les adeptes de vitesse circulant de manière erratique en VTT ou à motoneige. Tout de même, j'ai fait ériger une clôture métallique. Je l'inspecte puis poursuis ma promenade en longeant l'autre haie

de thuyas. Je complète le périmètre en marchant à travers les deux lignes que forment de grands sapins plantés en quinconce sur le bord du chemin. Dernièrement, j'ai appris que les arbres ne meurent pas de vieillesse, mais plutôt de *grandesse*. Au bout de leur vie, si rien ne les a jetés à terre, la sève ne se rend plus pour abreuver les cimes. Je souhaite ne pas avoir à assister au déclin inéluctable de mes majestueux protecteurs.

Comme je les aime, tous ces conifères géants! Sapins, épinettes, cyprès, pins blancs. La nuit, on dirait qu'ils s'animent. Durant mes sorties, je les entends qui murmurent entre eux. Les soirs de clair de lune, leur ombre les accompagne. Ainsi, sur le sol enneigé, ils doublent en nombre et donnent l'impression de devenir plus immenses. Ils sont nos supérieurs et ils le savent.

Parfois, je m'aventure sur le bord du chemin. Je m'attarde devant les maisons à proximité. Leur intérieur est souvent bien éclairé, rideaux ouverts. On jurerait que mes voisins s'offrent en spectacle strictement pour mon bénéfice même s'ils ne peuvent me voir. J'en profite l'hiver, saison où les joggers se font plus rares. Des cuisines familiales, un chahut se rend jusqu'à mes oreilles. Préparation du souper. Leçons et devoirs de gré ou de force. J'évite de déambuler devant la résidence de monsieur Vé. De toute manière, madame Vé est à son affaire et préserve l'intimité de son chez-soi donnant sur la rue dès que la pénombre se pointe.

Ce soir, le froid était mordant. Avant de rejoindre mon poste d'observation pour quelques heures encore, je mets de l'eau à bouillir. Un bon Earl Grey parvient toujours à me réchauffer le corps et l'âme aussi.

Tiens. Le jeune homme à la maison rouge brique sort. Il ne se presse pas. Qu'il fasse trente-deux degrés Celsius ou vingt sous zéro, son rythme de déplacement reste le même. Il monte à bord de sa camionnette. Rien d'étonnant. Il part à son heure habituelle. Ce soir, le fils Robert laisse une lampe allumée dans le salon. Une faible lumière paraît de la fenêtre ornementale en demi-cercle au-dessus de la grande vitrine. On dirait une veilleuse. Voilà qu'un peu plus à ma gauche, monsieur Vé aussi émerge de chez lui. Nul doute. Il était prêt et attendait ce moment. J'ai bien fait de m'en tenir à mon terrain tout à l'heure. La neige se met à tomber considérablement tout à coup.

Dès que la camionnette s'éloigne suffisamment, le fouineur accélère son pas. Il se dirige tout droit vers la maison rouge brique. Il s'arrête net vis-à-vis les deux bacs verts placés sur le bord du chemin. C'est la semaine de

collecte des vidanges. Après quelques coups d'œil autour, monsieur Vé lève le couvercle du premier. Vitement, il en vérifie le contenu puis répète l'opération pour le second. Je n'en reviens pas ! Sa réputation n'est plus à faire, mais que peut-il bien chercher dans les déchets du jeune Robert ? Au moins, il ne s'éternise pas et s'en retourne.

D'un pas rapide, nerveux et saccadé, Monsieur Vé bat en retraite. Il s'engouffre à l'intérieur de sa remise. Celui qui ajoute fouineur de poubelles à la liste des surnoms qu'il inspire, compte y passer un bout de temps. La lueur rougeâtre d'une chaufferette en fait preuve.

Le temps d'une gorgée à l'arôme de bergamote et voilà qu'au loin, côté village, tel un Cyclope, un coureur s'amène en sautillant. Ce doit être Donald Leblanc, lampe au front, qui habite deux maisons plus loin vers le sud. On dirait bien qu'il reprend son entraînement pour un prochain demi-marathon. Sa foulée est superbe. Souple comme le sont les déplacements de Roger Federer sur un terrain de tennis. J'ai lu que ce type de course d'endurance anime les personnes ayant développé une dépendance à leur sport, un défi glorieux à surmonter. Monsieur Vé ne saura jamais à quel point il l'a échappé belle. Cher bougon rapporteur ! Un second témoin de son méfait aurait été plus que gênant.

Je n'ai pas la berlue ! À travers l'épais voile de neige, monsieur Vé quitte déjà son repaire de fortune. Il sort avec un traîneau, le dépose et empoigne la longue courroie. Il jette un coup d'œil de chaque côté et sans perdre de temps, le voilà qui presse le pas, une luge pour enfants à ses trousseaux, en direction de la maison rouge brique.

